

**OBSERVATIONS**  
**prononcées à la suite de la communication de M. Christian Garnier**

*(séance du lundi 14 janvier 2002)*

**Emmanuel LE ROY LADURIE** : Je m'étais intéressé l'un des premiers à l'environnement dans mon *Histoire du climat depuis l'an mil*. Evoquant *Le printemps silencieux*, un livre qui a fait date, il y a longtemps, vous n'avez pas évoqué la capture de l'environnement par l'extrême gauche, symbolisée par M. Lipietz. Inversement, citons l'attitude américaine d'un Bush qui récuse l'effet de serre en disant que la dépense d'énergie est un trait de la civilisation américaine. Vous avez parlé de la Révolution française ; l'acte le plus anti-environnemental, c'est la suppression du monopole seigneurial de la chasse. Dès le 10 août 1789, tout Paris est sorti avec des fusils et a exterminé la faune. Vous parlez aussi de Johannesburg ; espérons que cela donnera de meilleurs résultats que Durban.

\*  
\* \*

**Jean BAECHLER** : Vous voudrez bien excuser la simplicité de ma question, qui est celle d'un profane. J'ai le sentiment que dans ces débats autour de l'écologie, il y a en fait deux problématiques qui s'entremêlent. Une première problématique que l'on peut qualifier de rationnelle et dont le noyau peut être exprimé ainsi : la nature, en l'occurrence la Terre, est un système fermé alors que l'espèce humaine et les histoires humaines sont un système ouvert. On peut postuler, en extrapolant les développements du système ouvert, qu'un jour ou l'autre il y ait contradiction entre la fermeture et l'ouverture. Or, le développement, économique en particulier, qui s'est déclenché depuis un ou deux siècles, peut donner le sentiment que nous nous approchons de l'émergence réelle de cette contradiction et il convient donc de prendre des mesures. Mais il y a une deuxième problématique, que je qualifierai d'idéologique et qui me paraît être un universel humain, à savoir la nostalgie d'une nature idyllique dont l'humanité aurait été extraite de force pour être plongée dans une histoire culturelle pleine de maux. Cette nostalgie est certes un universel, mais pas un invariant. Aurions-nous donc vu apparaître il y a quelques décennies la variante contemporaine de cet universel humain ?

Si ces deux problématiques ont, comme je le crois, quelque réalité, considérez-vous que, dans le magma écologiste actuel, il y a une sorte de convergence ou un mélange des deux ? Si oui, est-ce par accident ? Est-ce par ignorance ? Ou bien est-ce parce que nous vivons un moment privilégié de l'histoire humaine qui fait qu'il paraît plausible de mêler ces deux problématiques ?

\*  
\* \*

**Yvon GATTAZ** : Le développement durable, né, qu'on le veuille ou non, de la notion d'écologie, est devenu un concept noble, repris par tous à l'envi. J'ai appris le mot d'écologie

par un membre de notre Académie, Louis Armand, qui avait bien voulu préfacer mon tout premier livre, *Les hommes en gris*, en 1969. Lors d'une conversation, il me révéla ce qu'était l'écologie et essaya de me convaincre que l'écologie devait être appliquée aux entreprises. Il me mit en garde contre ce qu'il considérait comme deux fléaux essentiels : le chômage et la pollution. Il faut reconnaître que les écologistes ont, dans le passé, souvent fait sourire les chefs d'entreprise. Les plaisanteries à leur sujet étaient nombreuses. Il n'en est plus rien aujourd'hui, même si le comportement des écologistes français peut encore prêter le flanc à la critique. Le développement durable est devenu un objectif sérieux pour toutes les entreprises françaises. Mais le problème ne saurait être circonscrit dans les frontières de la France et la question se pose donc : comment faire pour que le développement durable puisse devenir pour toutes les entreprises du monde un développement désirable ?

\*  
\* \*

**Pierre CHAUNU** : Quand j'entends parler d'écologie, je ressens toujours une petite crainte et me demande où est le sujet et l'acteur. Si j'ai bien compris, le sujet et l'acteur, c'est quand même plutôt l'homme. Néanmoins, cela n'est pas toujours évident. Vous avez évoqué le commandant Cousteau. Il avait certes une très belle obsession de l'intégrité du milieu marin, mais je me souviens aussi de ses appels très musclés lorsqu'il disait qu'à partir du moment où la population mondiale atteignait 700 millions d'hommes, il y avait danger ; il préconisait du reste de réduire la taille de l'humanité. Peut-être qu'avec un peu de chance, ou mieux de malchance – si l'on peut dire – son appel risque maintenant d'être entendu. Vous avez, me semble-t-il, égratigné Alfred Sauvy. Cela me fait de la peine, d'autant plus que si je devais choisir entre Cousteau et Sauvy, c'est certainement ce dernier que je choisirais.

\*  
\* \*

**Jean-Marie ZEMB** : L'une des caractéristiques communes des Utopies célèbres présentées dans l'Exposition de la Bibliothèque de France de l'an 2000 est le souci aigu de chiffrer la population de la cité idéale. On peut penser qu'il ne s'agissait pas seulement d'habiller de concret l'imaginaire du concept, mais des mêmes considérations que celles qui conduisent telle communauté religieuse à limiter à quatre cents ouailles les dimensions d'une paroisse. Au-delà d'une taille donnée, l'institution concernée serait censée ne plus pouvoir *fonctionner* correctement, la nature impliquant la mesure.

En matière d'urbanisme, le glissement de l'organique au mécanique ne mérite peut-être pas le qualificatif de *durable*. Les démographes considérant que dans une douzaine d'années, 50% de la population mondiale, soit plus de trois milliards de personnes vivront en milieu urbain, on peut se demander s'il s'agit bien de *développement*. Les mégapoles sont-elles, aux yeux de l'urbaniste planificateur, des villes ou d'autres formes de cohabitation intégrative et paisible? S'agit-il, en termes d'opposition de  $\phi\upsilon\sigma\iota\zeta$  et de  $\tau\epsilon\chi\nu\eta$ , de problèmes de taille ou de dimensions de la *Ville*, comme on peut l'admettre pour les villes appelées petites, moyennes ou grandes, ou bien d'entités d'habitat nouvelles, à entéléchie propre non encore expérimentée, de sorte qu'il ne suffit pas d'instituer des municipalités - et des maires - d'arrondissement ou

de banlieues pour offrir un espace *organique* à l'exercice de certaines fonctions *communautaires*?

\*  
\* \*

**Jacques DUPAQUIER** : Il me semble inutile de s'attarder sur « l'écologie politique », amalgame qui comporte peu d'écologie, mais beaucoup de politique. Lorsqu'a été créé le Parc naturel régional du Vexin français, il n'y a eu qu'une opposition : celle des Verts, ce qui n'est paradoxal qu'en apparence.

Revenons sur le thème de l'environnement et du développement durable. Dans les campagnes d'Ile-de-France, nous observons une dégradation inquiétante, conséquence logique de la création d'un marché mondial des céréales. Nos agriculteurs ne sont plus du tout des « jardiniers du paysage ». La concurrence internationale et la baisse des prix les pousse à produire de plus en plus de blé, d'une qualité de plus en plus médiocre, dont ils ne peuvent écouler les surplus que vers le Tiers Monde, avec les subventions de l'Europe, au détriment des agricultures locales.

Ainsi disparaissent peu à peu de nos campagnes les arbres, les haies, la flore et la faune sauvages. L'eau, empoisonnée par les nitrates et l'atrazine, n'est plus bonne à boire. La santé publique est menacée par des déversements massifs d'herbicides et de pesticides. Il est grand temps de réorienter la politique agricole commune, pour le salut des agriculteurs eux-mêmes.

\*  
\* \*

**Marcel BOITEUX** : Je voudrais faire quelques remarques. La première concerne l'accent que vous avez mis sur l'environnement, tout en indiquant en fin d'exposé que le développement durable, ce n'est pas seulement l'écologie, c'est aussi le social et l'économique. Dans quelle mesure ces racines que vous cherchez dans le passé couvraient-elles aussi les préoccupations sociale et économique ? 2/ Vous avez évoqué Sarcelles. Que peut en penser l'urbaniste que vous êtes ? Lorsque Sarcelles fut créée, tout le monde s'en est réjoui. Des gens qui vivaient dans des baraques en tôle ont brusquement eu droit à du béton. Aujourd'hui, cet habitat est devenu le comble de l'horreur. Où est l'erreur ? Ne se heurterait-on pas au même rejet si l'on transformait Sarcelles en une fédération de petits immeubles ? 3/ Quelles sont les relations entre les mouvements écologistes et la politique ? Peut-on soutenir que les Verts allemands sont plus efficaces que les Français du fait qu'ils sont tous concentrés à gauche alors qu'en France ils sont répartis sur tout l'échiquier politique ? Si l'on veut susciter vraiment un développement durable, il convient de savoir de quels appuis politiques raisonnables on peut bénéficier ici ou là.

\*  
\* \*

**Réponse** : Face à ce questionnement très riche, je me dois de sérier les questions. Tout d'abord, je vais essayer de répondre à celles qui concernent l'opinion que peut avoir un environnementaliste, c'est-à-dire quelqu'un qui a une approche rationnelle des questions de l'environnement et qui a construit sa culture du côté d'institutions scientifiques, tel le Muséum National d'Histoire naturelle, de la capture par un mouvement politique de telle ou telle idée. Lorsqu'on lance une idée, il est normal que tout le monde s'en empare. Et il n'est pas surprenant qu'en matière d'environnement, comme dans d'autres domaines, on entende tout et n'importe quoi sur des sujets fondamentalement sérieux, mais c'est hélas la loi du genre. Je regrette certes que l'extrême gauche se soit parfois emparée mieux que d'autres courants politiques plus importants de certaines idées que je défends.

A propos de la Révolution française et de la banalisation sans frein de la chasse, je signale qu'à l'initiative des associations fédérées par France Nature Environnement, l'Etat français a été condamné par la Cour européenne des droits de l'homme. En effet, la loi Verdeille, qui tendait à imposer partout la chasse en interdisant à de petits propriétaires de protéger la nature sur les terrains leur appartenant, a été jugée non conforme. Un certain nombre de fédérations de chasseurs avec lesquelles nous dialoguons ont du reste compris notre démarche qui ne vise pas à un retour au système féodal, mais à une gestion démocratique et non plus anarchique de la faune sauvage.

Pour ce qui est du retour à la nature, qu'évoquait Monsieur Baechler, je répondrai que je ne saurais empêcher les adoreurs de la carotte non-transgénique de croire que l'écologie se réduit au retour à la nature. Il faut cependant savoir que les gens qui se sont sérieusement préoccupés de développer l'écologie au début des années soixante refusaient les attitudes sectaires, irrationnelles. La construction du débat autour des questions posées par l'écologie, comme un certain nombre d'autres débats de société, renvoie à des universaux qui apparaissent de façon récurrente au cours de l'histoire.

Quant aux questions qui touchent à l'entreprise et à l'économie, je dirais en préalable que l'écologie, c'est la science, et l'environnement, c'est le domaine qu'étudie, parmi d'autres disciplines, l'écologie. Les rapports de l'économie avec l'écologie m'apparaissent actuellement comme le point le plus critique pour une mise en œuvre du développement durable - plus critique encore que ceux de l'équité ou de la paix, lesquels font relativement consensus. Il est regrettable, en dépit de l'intérêt que certains économistes ont su manifester pour les problèmes environnementaux, que l'on n'ait pas toujours su, dans notre pays, traiter des croisements entre l'économie et l'environnement. Je citerai à ce propos l'exemple du pot catalytique, lorsque, jeunes ingénieurs d'un côté et représentants de l'industrie automobile de l'autre, nous discussions pour savoir s'il convenait d'introduire le pot catalytique en France – qui était au départ, cela vaut la peine d'être noté, un brevet français. Le rapport de force entre l'administration et l'industrie a permis à cette dernière d'imposer l'idée que le pot catalytique n'était en fait qu'un gadget qui pouvait tout au plus amuser les Californiens. On connaît la suite : il a fallu, après bien des atermoiements, recourir au pot catalytique, mais en dépensant des sommes colossales pour en exploiter le brevet parti aux Etats-Unis, et après avoir perdu beaucoup de temps pour la sauvegarde de l'environnement. La raison de ce gâchis tient au fait qu'une branche de l'industrie a tourné le dos à l'écologie au mauvais moment. Dans un autre domaine, au sein du Conseil national de l'aménagement et du développement du territoire, je me suis vu récemment dans l'obligation de contredire l'ambassadeur de France à Bruxelles qui affirmait que, la politique agricole commune étant définie jusqu'en 2006, les discussions sur l'environnement pouvaient intervenir plus tard. Notre ambassadeur semblait ignorer que des pays voisins, amis et concurrents de la France, s'employaient déjà à introduire des critères environnementaux dans leur politique agricole et que la France s'exposait à perdre une partie des 75 milliards de subventions destinées à son agriculture par son indolence. Il ressort de ces

exemples que le croisement entre l'économie et l'environnement n'est pas un objet de débat éthéré, mais bien plutôt le lieu d'enjeux internationaux et nationaux très importants.

Qu'il me soit permis de dire que mon coup de patte à Alfred Sauvy était extrêmement amical car j'ai une grande sympathie pour l'homme et pour son œuvre. Mes égratignures allaient plutôt au commandant Cousteau, qui a sans doute usé parfois se raccourcis simplificateurs, mais qui a su néanmoins remarquablement médiatiser les problèmes de l'environnement. Or, dans les années soixante à quatre-vingt, l'image que les médias tendaient à donner des protecteurs de la nature et de l'environnement était généralement très condescendante. Ainsi lorsque, juste avant l'ouverture des Jeux olympiques d'Albertville, nous avons manifesté pour mettre en garde les autorités contre les erreurs environnementales commises – à raison, semble-t-il, puisque le président du Comité international des Jeux olympiques a dit après les Jeux : “ Plus jamais ça ! Désormais, les Jeux seront écologiques ou ne seront pas ” – le seul écho sur les chaînes françaises de télévision a consisté en l'exhibition du défunt Mouna Aguigui, personnage certes attachant et haut en couleurs, mais aux dehors des plus excentriques et folkloriques. Heureusement, il semble que ce dénigrement des “ écologistes ” ait largement reculé.

Pour ce qui est de l'agriculture, j'ai pu observer les erreurs qui pouvaient être commises en matière d'environnement, notamment lorsque je travaillais, il y a une vingtaine d'années, sur la recherche de possibles tracés d'autoroute dans le Berry. J'y ai découvert un plateau animé de petits vallonnements tous occupés par des ruisseaux ou des zones humides, boisés de façon spontanée. Ces lanières singulières jalonnant le plateau ont été longtemps précieusement conservées par les chasseurs, car elles constituaient une importante réserve de gibier ; mais elles étaient également importantes pour les agriculteurs, car elles abritaient un certain nombre de prédateurs de parasites de l'agriculture. Les subventions pour le maïs irrigué à 3500 francs l'hectare sont arrivées, et il ne reste plus désormais dans ces dépressions que des fonds de vallée déboisés et ravagés – que l'on subventionnera un jour pour reconstituer des îlots écologiques. Voilà un bel exemple de gâchis financé avec l'argent du contribuable. Nous devons impérativement en tirer les conséquences et comprendre qu'il ne peut y avoir de développement durable sans un traitement sérieux de la globalité des problèmes.

En réponse à la question de Monsieur le Président Boiteux concernant Sarcelles, je crois qu'il n'existe pas de modèle architectural et urbain universel. Différents types de ville se sont développés au cours de l'histoire, selon les époques et les lieux. Il est un fait que l'appréciation portée sur Sarcelles a beaucoup évolué. Après l'enthousiasme des débuts, on en est venu à parler de “ sarcellite ”, puis il y a eu quantité d'interventions pour améliorer la situation. Il me semble qu'il convient de sauver ces cités en les insérant dans la ville proprement dite, en renonçant à la logique des ZAC, des ZUP, et autres ZUS, pseudos “ morceaux de ville ” artificiels, projetés sur un bout de papier, sans prise en compte de la réalité complexe du tissu urbain et de ses continuités, oubliées de ce qui fait l'essentiel de l'urbanité..

- Notes :
- 1° Zones d'aménagement « concerté »
  - 2° Zones à urbaniser en priorité
  - 3° Zones urbaines sensibles